

Simplement réussir/ sa poitrine ». Le beau rapprochement entre l'air et le feu – qui semble à la fois étranger et complémentaire – rend sensible l'expression « réussir sa poitrine » qui exprime fortement le poids qui peut peser sur elle. Plus loin, en effet, elle manque de cet air : « Pardon./ Pardon ce soir./ Je me replie./ La poitrine,/ seule cour où aboyer ». Le cri, plutôt que le chant d'un lyrisme, se renferme sur lui-même devant une présence inconnue. La discrétion du poète n'a d'égal que sa jouissance à rêver devant les villes. Cette urgence de dire par le cri se manifeste ailleurs d'une autre manière : « tes mains à l'intérieur de tes mains,/ tes poings d'oignons serrés ». On se rappelle le Rimbaud de la Bohème, cet autre poème d'errance. Mais on voit bien qu'aucun son ne sort de ce geste.

Il attend seulement alors un appel de l'extérieur : « Dites-moi, l'une, l'autre,/ Puisque le vent s'en est allé,/ que les allées elles-mêmes/ retiennent leur souffle,/ comme pour boire ». Mais ces jeunes femmes moldaves ne répondent pas à cette question non posée, tout entière dans le regard et retournée sur elle-même. Cette suspension de paroles est particulièrement manifeste à la fin du recueil, dans cette « De Marrakech à Essaouira, Lettre à René Depestre », qui se termine ainsi : « parce que certes, mon incertitude,/ et que c'est toujours ça de pris,/ cher René Depestre,/ sur l'hypothèque de mes ombres. » Le poète clôt son livre avec, comme rapide rapine à la nuit, la satisfaction paradoxale de « l'inquiétude », et surtout le point qui n'est là que pour faire retomber l'angoisse de la suite inachevée.

Stéphien Bertrand nous offre ainsi un beau livre qui ressemble aux paysages qu'il traverse : ils sont colorés et vivants, mais les hommes qui les habitent froncent les sourcils devant le ciel qui se penche sur l'horizon. Les voyages enlèvent littéralement le poète, soulèvent sa poitrine, aèrent sa plume riche, l'empruntent pour un moment à l'écoulement du temps mais surtout le façonnent pour exprimer une réponse à la question éternelle de l'être.

**Jean-Paul Giraux.** *L'Amérique et les yeux du poisson rouge.* Editinter 2006.

**U**n policier de Jean-Paul Giraux ne doit se manquer sous aucun prétexte. Parce qu'il y va du plaisir de lire, avant tout. On s'imagine alors le plaisir que l'auteur a pu prendre en penser à son intrigue et à ses futurs lecteurs. Car Jean-Paul Giraux n'en est pas à son coup d'essai. Après *Le Poinçonneur avait les yeux lilas* et *La Lettre de Pithiviers*, on savait l'auteur capable de mener le lecteur en bateau. La toile de fond est encore une fois les années cinquante (le mythe de l'Amérique

qui donne son nom à un café avec son non moins mythique juke-box et son jazz), mais le cadre est suffisamment imprécis pour que chacun se retrouve : à Paris comme à Nevers où l'on revoit les images d'*Hiroshima mon amour* pour donner consistance à notre imagination. A contrario des deux précédents ouvrages qui se tramaient leur intrigue sur un fond social (et celui particulièrement tragique des camps de Pithiviers dans l'excellent *La Lettre de Pithiviers*), ici, le social a peu ou prou été éliminé. Certes on y parle de drogue, de différentes façons d'avouer (torture, psychiatrique, rouerie des policiers « T'es sûr que ça s'est passé comme ça ? ») ou encore de la petite société que forme le personnel d'un collège, mais l'auteur n'appuie sur rien. Il se contente de piquer par endroits là où ça fait mal (« ça s'appelle répartir la pénurie. C'est une pratique hélas habituelle dans l'administration de l'Education Nationale »).

Là où le roman innove, c'est dans la conduite du roman lui-même puisqu'il conduit deux intrigues de front. Sport de haute voltige auquel se livre l'auteur qui prend le lecteur dans ses rets.

Mais là n'est pas le principal. Jean-Paul Giraux, il faut le souligner est un écrivain. Il sait écrire, et c'est pour cela qu'on le lit. Son verbe est précis, didactique, léger, et parfaitement rythmé : il sait en effet ménager des temps forts et faibles et des phrases longues et brèves. Voici un portrait : « Une femme seule la dirlole. Divorcée. Plus tout à fait jeune. Pas bien jolie non plus. » De la variation dans le langage, des parallélismes dans les formules. Puis des phrases plus longues pour nuancer, améliorer et surtout poétiser le tout : « Attendre que s'écoule cette eau tiède à quoi elle pense que sa vie se résume aujourd'hui ». Tout est clair et précisément dit.

Il faut donc lire ce roman policier, non parce que c'est un policier, mais parce qu'est c'est un écrivain qui l'a écrit, et cette caractéristique se fait assez rare.

À peine plus d'un an après sa parution, l'éditeur réimprime le texte sous format de poche avec une préface de Jean Joubert : « le roman policier ainsi conçu échappe aux limites du genre et prend alors une dimension littéraire véritable ».

**Bernard Fournier**  
*Noailles*